

Quand ce "Coq" chanté aura  
Droits, langue on livrera

HUOT & CIE., Propriétaires.

ABEL HUOT, Rédacteur-en-chef.

QUÉBEC, 10 AOÛT.

Ceux qui à l'avenir désireront annoncer dans les colonnes du *Coq* devront s'adresser au No. 252, rue St.-Paul, Palais, où il a ouvert un bureau en attendant qu'il puisse en trouver un plus central.

Les conditions d'annonces sont avantageuses.

Le prospectus du *Coq*.

En donnant ce titre à notre journal, nous devons déclarer que nous ne sacrifions pas à la coutume que l'on paraît suivre depuis quelque temps de s'adresser au public sous des noms de bêtes, volatiles ou quadrupèdes.

Cependant nous ne trouvons rien à redire à cette coutume.

Sans doute, comme journaliste, le nom de *Canard* que notre spirituel confrère M. Berthelot a donné à sa feuille est fort approprié. Cet animal, très-apprécié en ragoût pour tout le monde est d'un prix inestimable pour le journaliste qui, sans lui, assommerait ses lecteurs de faits précis et vrais, comme des billets promissoires. Sans le canard que deviendrait l'imagination, cette faculté divine qui, d'une jambe cassée ou d'un combat entre deux ivrognes crée un poème héroïque dans la colonne des faits-divers, ou s'empare du père Boutin, député de Belle-Chasse et l'érige en héros et en homme d'état, n plus ni moins, parce qu'il a voté en faveur des orangistes. (voir le *Witness* de Montréal).

Ce nom de *Canard* est digne d'être porté par un journal et mérite bien du journalisme en général.

\* \*

Nous avons vu un autre journal s'appeler le *Cochon*, un animal fort méprisé en paroles, parce qu'il ne se sert pas de savon pour faire sa toilette. Nous apprécions cet ani-

mal d'une toute autre manière et nous augurons bien de l'intelligence de l'écrivain qui a donné ce titre à son journal. Le "cochon" est un animal de génie; c'est un découvreur qui ne s'occupe guère de l'endroit où il place le nez alors qu'il cherche une idée ou une pâture. En fouillant intrépidement dans les bourbiers de toutes espèces il a probablement mis à la lumière plus d'or que n'en tirera jamais M. Joly avec sa machine économique, ou M. de Boucherville avec son bill d'impôts. Ajoutons à ce fait qu'il mange les serpents à sonnettes et autres reptiles. Or, à quoi se réduit le travail du journaliste convaincu, sinon à fouiller dans beaucoup d'endroits sales, dans plus d'un cœur pourri pour y découvrir et en tirer la vérité, pierre précieuse et rare, et, de temps à autre, à dévorer à belles dents de ces reptiles à face humaine qui rampent dans l'herbe du pré social.

\* \*

J'ai un autre journal devant les yeux, intitulé le *Crapaud*, — une bête que l'on est convenu de classer parmi les créatures repoussantes. Ce titre a sa raison d'être aux yeux d'un journaliste dont le devoir est de couvoyer beaucoup d'hypocrites et d'hommes vénals et de se garder tout autant de leurs sourires que de leur haine.

Rivarol, ce sarcasme vivant, disait qu'il fallait, pour prévenir les soulèvements de cœur, avaler un crapaud chaque matin avant d'aller se mêler à la société dégradée et corrompue de l'époque révolutionnaire de 1789. A cette distance de près d'un siècle, cette parole de Rivarol trouve encore, parfois, son application. Le venin révolutionnaire, pour être moins sanglant, est aujourd'hui aussi

gluant qu'à cette époque. Le crapaud en est l'autidote.

Ce titre, *Le Coq*, ne nous est pas venu à la pensée parce que c'est une volaille qui fait la roue, comme un gandin, et se pose comme le roi ou le patriarche des basses cours, ni parce qu'il est toujours prêt à la bataille, encore moins parce qu'il a chanté trois fois aux oreilles ahuris de St.-Pierre, alors qu'effrayé de la présence d'une maritorne, l'apôtre reniait son maître. Ces qualités de Turc et de Tom Sayers, d'amoureux et d'acharné batailleur..... quoique fort belles, ne feraient pas à elles seules, notre affaire. On sait, du reste, que s'il se bat avec rage, il *ouïle* aussi et, souvent, crie la poule. C'est la contre-partie de ses qualités. En somme, nous le reconnaissons; c'est une brave bête, fière, fort orgueilleuse, et qui a la réputation de trouver des perles dans les tas de fumier, une chose qui, par le temps qui court, ne se trouve guère ici, même dans les écrins de nos Dames Canadiennes.

Nous avons pris ce titre parce que le coq est l'emblème de la vieille Gaule, "le coq gaulois." Sur les bannières des armées, des corporations ouvrières et des communes de la France, il a assisté dans les mêlées triomphantes à l'affranchissement de nos pères, à l'expansion de leur liberté et de leur industrie, à leur ascension vers les plus hautes cimes de la civilisation du monde. La révolution, ou mieux l'empire lui a substitué sur ses drapeaux l'emblème de l'aigle, triste animal qui, de la France agrandie du coq gaulois a laissé une France morcelée, mutilée par l'allemand et lui a donné ce caractère ramolli que

devait avoir la Rome des empereurs envahie et morcelée par les barbares.

Sur ce coin de la terre d'Amérique, nous sommes restés gaulois et nous ne nous y maintiendrons qu'en conservant les traditions et le génie de notre berceau. Le danger des temps actuels est redoutable. La tyrannie d'autrefois, en nous rendant âpres au combat, nous unissait en légions serrées. La liberté actuelle, en nous donnant une sécurité trompeuse, menace de nous livrer à une tyrannie pire que celle des Craig, au fanatisme de quelques anglais. Au lieu de garder l'empire auquel le nombre nous donne droit, nous en sommes arrivés déjà à courtiser, dans nos divisions funestes, l'alliance d'infimes minorités auxquelles nous donnons un contrôle politique exagéré et livrons, pour quelques lentilles, nos droits et notre influence.

La lutte, quoiqu'on fasse, devra bientôt s'engager sur ce terrain.

Voilà pour quoi nous nous appelons *Le Coq*, un volatile dont la reproduction sur nos bannières nationales serait œuvre de patriotique tradition.

\* \*

Des partisans farouches, ombrageux vont nous demander de déployer nos couleurs politiques et voudront savoir si nous favorisons l'homme rouge ou la tuque bleue.

Nous connaissons Québec; c'est la ville du Canada où l'on s'occupe le plus de politique par la raison probablement que l'industrie chôme, que le travail n'y existe pas et qu'on n'entend goutte aux affaires.

C'est aussi la cité où les passions